Jacques
Serguine

LA MAISON DE L'AVENIDA



roman

belfond

LA MAISON DE L'AVENIDA

804 21
109037

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Gallimard

Les fils de rois, 1959
Le petit hussard, 1960
Les saints innocents, 1961
Mano l'archange, 1962 (Folio, 1975)
Les falaises d'or, 1963
Manuel et Gentille, 1967
La mort confuse, 1970
Les abois, 1971
Éloge de la fessée, 1973 (Folio, 1976)
Les Russes et les Bretons, 1975

Aux éditions Flammarion

Les jours, 1967 (*Mano l'archange* II)

Aux éditions Balland

Je suis de la Nation du loup, 1985
La Nation du loup, (nouvelle édition, 1992)

Aux éditions Ramsay

Les Barbares, 1982
Contradictionnaire, 1988

Aux éditions Belfond

Je n'ai pas fini de t'aimer aujourd'hui, 1989

Aux éditions Le Pré aux Clercs

L'odeur de sainteté, 1990
Cruelle Zélande, 1990 (Presses Pocket, 1991)

1448190

JACQUES SERGUINE

LA MAISON DE L'AVENIDA

PIERRE BELFOND
216, boulevard Saint-Germain
75007 Paris

DL-04091992-25719



Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre,
aux Éditions Pierre Belfond,
216, bd Saint-Germain, 75343 Paris cedex 07.
Et, pour le Canada, à
Edipresse Inc., 945, avenue Beaumont
Montréal, Québec H3N 1W3.

ISBN 2.7144.2901.7

Copyright © Belfond 1992

Ao viandante

«Tu que passas e ergues para mim o teu braço, antes que me faças mal, olha me bem.

Eu sou o calor de teu lar nas noites frias do inverno eu sou a sombra amiga que tu encontras quando caminhas sob o sol de agosto e os meus frutos são a presença apetitosa que te sacia a sede nos caminhos eu sou a trave amiga da tua casa a tabria da tua mesa a cama en que descansas e o lenho do teu barco eu sou o cabo da tua enxada a porta da tua morada a madeira do teu berço e do teu próprio caixão, eu sou o pão da bondade et a flor da beleza.

Tu que passas, olha-me bem e...

não me faças mal.»

(A qui va.

Toi qui passes et tends vers moi ton bras, avant de me faire du mal, regarde-moi bien.

Je suis la chaleur de ton foyer par les nuits froides de l'hiver je suis cette ombre amie que tu rencontres lorsque tu erres sous le soleil d'août et mes fruits sont l'invitante fraîcheur qui apaise ta soif au long des chemins je suis la poutre familière de ta maison, la planche de ta table, le lit dans lequel tu te reposes et la coque de ton bateau je suis le manche de ta pioche, la porte de ta demeure, le bois de ton berceau et de ton propre cercueil, je suis le pain de la bonté et la fleur de ce qui est beau.

Toi qui passes, regarde-moi bien et...

ne me fais pas de mal.)

I

Ce soir-là comme les précédents, ils dînèrent dans un restaurant du Bairro Alto, sorte de taverne au plafond bas épaissi d'énormes poutres, où l'on descendait par quelques degrés inégaux, et plein à ras bord de gens, de fumée, de bruit. Une majorité d'hommes, mais beaucoup de femmes très jeunes et beaucoup de jeunes filles. La gaieté portugaise est rustre, ou rustique, chaleureuse, peu bruyante au fond, et traversée d'éclats de voix et de rires, comme si l'ensemble du peuple n'avait jamais été éduqué. Ou l'avait été il y a si longtemps qu'il ne désire pas même se le rappeler. Nul regard de défi hautain comme en Espagne, ni d'abords trop officieux, trop faciles comme en Italie. Une indifférence pacifique, à la fois subtilement résignée, et prête à se changer tout de suite en courtoisie, en générosité. *Finis Terrae*, la fin de ce qui est connu, la fin de tout, pensait souvent Geoffrey qui était celte. Que nous font en dernier recours, à nous, les manières de la Terre, tandis que repoussés à l'extrême pointe de l'Europe, au bord extrême d'un continent, nous dévisageons en face l'immense mer, dont le bruissant néant va courir jusqu'aux plus lointaines plages du monde!

En fin d'après-midi, Claire et lui avaient découvert la maison. Une de leurs longues promenades, ou de leurs longues errances main dans la main, les avait entraînés

du côté Ouest, jusqu'à la Praça de Espanha, et ils revenaient vers le grand Largo où se trouvait l'hôtel. L'avenue qu'ils suivaient, est une des plus riches de Lisbonne. Paradoxalement, une de celles aussi qui donnaient surtout à Geoffrey une impression d'abandon, comme une douce et misérable mort qui dormirait, cheminerait peut-être de façon insidieuse, sous la richesse même du marbre et de la pierre, derrière l'apparat des façades nobles et des luxueuses vitrines. Une plaque disait : Avenida Fontes Pereira de Melo. Il y avait un flot de voitures sur la chaussée médiane et les contre-allées, et nombre de passants, de promeneurs, de visiteurs comme Claire et Geoffrey, que l'étroitesse des trottoirs pressait contre les hauts immeubles. Les deux amants, dans tout ce soleil, et toute cette poussière d'un gris blond caractéristique de Lisbonne, commençaient à ressentir la fatigue. Puis, soudain, Geoffrey s'était arrêté :

— Regarde...

Tel un hiatus incompréhensible entre les falaises des gratte-ciel, s'allongeait une imposante grille noire de parc ou de château, aux barreaux espacés. On distinguait des traces de dorure à la pointe des lances. Derrière, une pelouse en friche, des arbres trop feuillus et trop verts pour un jardin citadin, les vestiges d'anciens massifs, quelques allées à demi effacées. Et tout au fond, blanche dans la pénombre verte, une habitation — en vérité la maison sortie d'un songe on ne sait comment, on ne sait pourquoi commun à Claire et à Geoffrey. Un pavillon ou plutôt une «folie» basse, plus élégante que gracieuse, déployée strictement dans le goût sobre et aéré du XVIIIe. Très incongrue, retirée ainsi bien à l'aise entre deux immeubles qui auraient dû l'accabler de leur gigantisme, la demeure patri-

cienne était, par ailleurs, figée dans une visible mort. Certains des contrevents ou des persiennes n'avaient pas même été fermés. Pourtant on comprenait tout de suite que nul n'avait habité, n'était seulement passé là depuis des années, on eût pu croire des siècles. Les amants, pris par l'enchantement, regardaient, avançant la tête entre les barreaux comme le font les enfants et, tout aussi à l'improviste que Geoffrey, Claire avait dit :

— S'il te plaît, ne retournons plus jamais à l'hôtel. Venons habiter ici.

Ensuite elle avait pris peur. Un des traits de Geoffrey, qui sans doute pouvaient le plus l'effrayer ou la bouleverser, était l'incapacité au moins apparente propre à celui-ci d'être surpris. Les barreaux, à l'une des extrémités de la grille, dessinaient une ample porte double, dans l'un des vantaux de laquelle était pratiquée une porte plus petite, un portillon. Geoffrey manipulait déjà la serrure encrassée, faisait glisser une lourde chaîne aux maillons terminaux réunis par un cadenas. Alors la jeune femme s'était mordu la lèvre, avait presque crié :

— Non!

S'interrompant, il avait haussé les épaules, un geste trop habituel, tandis qu'elle disait, bousculant les mots comme si elle tentait de s'excuser :

— Je t'en prie, pas maintenant.

— Bon, mais pourquoi?

Elle ne pouvait s'empêcher de lorgner, par-dessus l'épaule, les passants pourtant désintéressés, absorbés dans leur propre rêve ou leur absence de rêve :

— Je ne sais pas. Plus tard. Bien sûr c'est moi qui ai parlé... qui veux venir vivre ici, mais tout de suite, maintenant, je ne peux pas.

— Bon.

Il avait abandonné cadenas et serrure, cependant lui, comme Claire, demeurait prisonnier de la fascination exercée par l'étrange maison.

— Plus tard, quand tout le monde sera rentré chez soi, avait repris la jeune femme, paraissant toujours s'excuser. Tu ne crois pas?

Et comme il ne parlait pas, réprimant son envie, un tic plutôt, de hausser encore les épaules :

— Tu ne crois pas, Geoffrey?

— Non, avait-il dit enfin. Il me semble que si nous devons entrer, à plus forte raison nous installer ici pour y vivre, cela n'a de sens qu'en ne nous cachant pas.

Il avait bel et bien haussé les épaules :

— On se cache toujours trop.

La nuit, dans le palace prétentieux du Largo Marques de Pombal, il s'était aperçu au moment de faire l'amour que la force, non l'impulsion, lui manquait. Il n'en avait pas moins connu, de longues minutes, une paix profonde, visage couché entre les seins de Claire. Maintenant c'était elle, insoucieuse tout d'un coup des gens, de quoi que ce fût au monde, qui entourait Geoffrey de ses bras, se pressait contre lui, la joue posée sur sa poitrine.

— Allons dîner, avait-il décidé.

Sans repasser par l'hôtel, ils étaient partis escalader les rues bossues, hachées de lumières éparses, sillonnées, obstruées de place en place, par les visiteurs qui comme les deux amants cherchaient allégrement fortune, du Bairro Alto.

Maintenant, au sortir de la taverne, le petit vent de mer, le vent du Tage, courait en leur compagnie par les ruelles de la vieille colline. Depuis leur arrivée quelques jours plus tôt, Claire et Geoffrey avaient pris des

habitudes. Ils reconnaissaient des visages, et de même, un soir après l'autre, quelqu'un de plus semblait bien se souvenir d'eux, avoir une idée de qui ils étaient. On se saluait spontanément. *Boa noite*, bonne nuit. Promeneurs et clients comme eux, tenanciers ou aboyeurs de restaurants et autres cabarets à *fado*, employés divers. Une mince jeune fille qui vendait des fleurs, et on était toujours enclin à en acheter pour les lui offrir. Le nègre Ernani, court sur jambes, désinvolte et digne, qu'on recroisait à tous les coins du Bairro et de l'Alfama, que Geoffrey avait vu lors de chacun de ses passages au Portugal, et dont il continuait à ignorer le rôle, la profession, la vie. Ailleurs, les trois jeunes gens, amis entre eux et amis, au cours des années, de Geoffrey lui-même, du bar et boîte de nuit *Os tres Pastorinhos*, «Les Trois Petits Bergers», Arturo, Belino et Zé-Paulo. D'autres encore. Il semblait à Claire que Geoffrey connaissait tout Lisbonne, que tout Lisbonne était au courant par exemple de son nouvel amour, de ce qu'il avait abandonné enfin les amours de rencontre pour une vraie compagne, et elle se disait fière d'un amant aussi réputé.

Comme les soirs précédents, ils redescendirent la colline vers ce qu'ils appelaient la Place aux Pigeons, et qui est dans la réalité la Praça Luis de Camoes. Toute petite, entourant la statue de l'auteur des *Lusiades*, c'est malgré tout une place, et les lumières de la nuit la glaçaient de tons et de larges aplats livides. Claire et Geoffrey venaient là pour la joie de sauter dans le dernier tramway. L'antique habitacle de métal, aux banquettes de bois polies jusqu'à la patine, dégringolait en ferraillant les rues étroites, virait à se fracasser contre les immeubles gris de pauvreté et d'usure, se hissait, non sans force gémissements, par les rampes abruptes du vieux Lisbonne.

On s'arrêtait à la Estrela, l'Étoile, où se trouvent d'un côté une église assez laide, aux deux tours ou clochers carrés, de l'autre un parc rempli à déborder de grands arbres. Tournant le dos au carrefour spacieux, les amants gagnaient à pied le Campo d'Ourique et Prazeres, qui signifie Plaisirs. A la vérité, les Lisbonnais connaissent et fréquentent l'endroit surtout en raison de son cimetière, et Geoffrey, qui adorait voir rire Claire, avait baptisé tout le quartier «Le Cimetière des Plaisirs».

Il ne s'en tenait pas là. Un de ses amis des années récentes habitait à proximité, et le jeu, avec Claire, consistait à passer dans l'embryon de rue, devant la minuscule maison où cet ami louait un appartement, et Geoffrey, nuit après nuit, annonçait d'une voix solennelle :

— Ici vit, souffre et rêve le noble Fofo.

— Ce doit être un poète, commentait Claire sans s'étonner.

Les taxis, de même que tant de conforts et de luxes quand on vient d'un pays fortuné, sont bon marché à Lisbonne. Les amants faisaient signe au premier aperçu, dont les phares clignotaient brièvement en réponse.

Alors ils retrouvaient l'abri du fade caravansérail. Parfois Geoffrey pensait qu'il avait traversé le fleuve limoneux du monde et de l'existence des hommes, aux infinies nuances, affligé des passions qui lui étaient personnelles, en allant d'un hôtel à l'autre comme on sauterait de pierre en pierre pour ne jamais avoir les pieds mouillés. L'image, comme beaucoup d'images, était en partie injuste. Il avait vécu le plus possible en s'efforçant d'observer une certaine rigueur, de respecter une cohérence qui définissait pour lui la morale.

Cependant comme il avançait en âge il tendait, de fois à autre, à se reprocher ce qu'il jugeait être une forme de lâcheté. A d'autres moments, il songeait que la mission de Claire près de lui, sa qualité bouleversante, unique, était de nier et de réfuter cette estimation. Telle est la femme pour l'homme, croyait-il. Tel est ce que peut, et devrait sans doute, être un couple.

— Ma jeune femme a-t-elle bien dormi? demanda-t-il.

C'était un effort louable parce qu'il se trouvait toujours de très mauvaise humeur le matin. Mais Claire niait aussi cette mauvaise humeur. Geoffrey rétorquait qu'elle n'avait pas connu assez d'hommes et donc ne pouvait comparer. Claire, oubliant la logique, rougissait, riait, reconnaissait que c'était le cas.

Il eut le plaisir double, comme une médaille à deux faces, de l'entrevoir nue tandis qu'elle s'étirait un instant et jaillissait du lit, puis, quelques secondes plus tard, de la revoir déjà habillée. Un simple tee-shirt, mais tombant à mi-cuisses, ce qui dans une chambre où l'on dort ensemble, et plus encore à l'hôtel, rehausse tout de suite le prix de la nudité. A nouveau Geoffrey éprouva une petite honte de n'avoir pas fait l'amour, cette nuit-là non plus. Ils se douchèrent en hâte. N'ayant pas le courage d'ajouter dans leurs expériences la cafétéria de l'hôtel à son restaurant, où ils s'étaient aventurés au début de leur séjour, ils durent marcher un bon moment, avant de dénicher un café-pâtisserie. Les Portugais s'y repaissent de *galeão*, café au lait très blanc servi dans de hauts verres, et de gâteaux bourratifs.

Les tables rondes étaient installées partie dans la boutique, partie sur le trottoir, côtoyant les passants

clairsemés de Lisbonne. Était-ce le mois d'août? A neuf ou dix heures, il semblait que la plupart n'en fussent qu'à se rendre le plus indifféremment du monde à leur travail. Nulle conviction, partant nul empressement. Il est du Sud de considérer que même la faim ne saurait justifier qu'on coure. Cette attitude est remarquable au Portugal, où la race en général est trapue, porte une graisse musclée et lourde, doit donc être habituée et contrainte à se nourrir copieusement.

Claire avalait toujours tout beaucoup plus vite que Geoffrey, mais ensuite traînait volontiers. Lui mâchait avec une application distraite, puis aussitôt désirait bouger, partir. Il s'abstint pourtant de presser le pas parce que pour lui, sinon pour les Lisbonnais, il était tôt, mais dit à brûle-pourpoint :

— Allons-y maintenant, emménageons.

La main de la jeune femme se crispa dans la sienne :

— Maintenant? Mais, je ne sais pas, nos affaires?

— Quelles affaires?

— Tu sais bien, tout. Puis il faudrait prévenir à l'hôtel, régler la note.

Il haussa les épaules. En vérité il devait aimer de moins en moins parler puisqu'il abusait de ce geste, qu'il blâmait chez autrui. Sans pitié il entraîna Claire vers le haut de l'avenue.

La maison les attendait. Dans la mesure même, songea-t-il, où elle n'attendait rien ni personne. En pleine lumière du matin, qui est claire et blonde à Lisbonne, pas encore poussiéreuse, le long pavillon bas sommeillait dans sa tranquillité quasi minérale, sous l'ombre verte des feuillages. Insoucieux des passants, Geoffrey reprit entre ses doigts le cadenas rouillé. Comme la demeure elle-même, son emploi, son rôle paraissait

ressortir à un ordre tout magique. Au premier effort sur le moraillon, celui-ci se souleva. Geoffrey le dégagea de la chaîne, ôta le bloc de métal, défit les boucles qui assuraient la fermeture, poussa le portillon. La grille franchie, et comme les pieds percevaient, à travers les semelles, la transition de l'asphalte déjà chaud à la terre plus fraîche de l'allée, ameublie par la décomposition des feuilles et les herbes mouillées de rosée, ils furent chez eux. Geoffrey repoussa la petite porte, qui se fondit parmi les barreaux, telle la pièce d'un puzzle. Claire lui donna la main. Ils marchèrent sans parler jusqu'au perron, séduits par le menu froid humide qui montait du sol avec le désordre des herbes folles et tombait comme en planant des frondaisons, semblait être exhalé par la maison tout entière. Ils gravirent les quelques marches de pierre polie et pâle qui imitait le marbre.

La porte à double battant, ici, était fermée. Geoffrey en fut illogiquement surpris ou plutôt offensé. Comment s'opposait-on à ce qu'ils pénètrent dans leur propre demeure? Il jeta un coup d'œil à Claire, qui de son côté paraissait ne pas oser le regarder. A lui-même il déplaisait de contourner l'habitation, en quête d'une issue non condamnée : porte de derrière, porte de secours pour les cambrioleurs et les domestiques. Cependant il craignait que Claire propose de s'en aller. En vain il pressa celui des battants où se trouvait la serrure, puis l'autre. Vingt mètres en arrière, sur l'avenue, promeneurs et passants restaient étrangers, comme aveugles, à leurs hésitations, à leur présence.

— Voyons sur les côtés, dit-il enfin.

A droite, c'était bel et bien un chemin pour les voleurs et autres individus furtifs. Il ne subsistait qu'un passage exigu, étranglé par les branches, les brous-

sailles, les arbustes, entre la maison, et le mur d'un des grands immeubles.

Froissant les herbes où se perdait l'allée, et dont des touffes, sous les arbres, retenaient de minuscules averses de la bruine nocturne, ils se dirigèrent vers la gauche. Une dalle de ciment plus longue que large formait une sorte de terrasse, surélevée d'une vingtaine de centimètres par rapport au jardin. A moins qu'on appelât cela un clos. Trois portes-fenêtres élancées donnaient sur la terrasse, et les contrevents de l'une d'elles étaient ouverts, bien fixés au mur de chaque côté. Les vitres en étaient ternies par la poussière fine de Lisbonne, sans produire une impression de négligence ou de saleté.

Ils traversèrent ce qui avait dû être des bordures et des massifs de fleurs, où des buissons à la fois rabougris et échevelés dessinaient des motifs irreconnaissables, montèrent sur le semblant de terrasse et allèrent droit à la porte-fenêtre restée démasquée. Appuyant le front au vitrage, on voyait qu'une crémone, une espagnolette la fermaient. Cette fois pourtant, quand Geoffrey appliqua la paume vers le milieu, à la jointure des battants, et pressa un peu fort, tout s'ouvrit.

Ils étaient dans un salon spacieux, aux beaux tapis sans doute turcs, une dominante d'un rouge très riche, plus assourdi que sombre, et meublé en Louis XV à l'air très authentique. Un désordre indéfinissable rappelait l'ensemble de la propriété. Des deux lustres énormes, compliqués de bobèches et de pendeloques, en cristal autrichien teinté de violet, l'un était enturbanné de la ruche d'une housse, l'autre non. De même certains des sièges, et un instrument suranné qui pouvait être une épinette, ou encore un clavecin ou un pianoforte, disparaissaient sous des housses similaires,

d'une étoffe peut-être plus épaisse, tandis que le canapé, d'autres sièges, d'autres meubles, un charmant secrétaire viennois du XVIIIe, galbé et fin, demeuraient nus, utilisés eût-on dit un instant plus tôt.

Claire et Geoffrey, par une porte elle aussi à deux vantaux, gagnèrent la pièce voisine, vers l'arrière de la maison, et celle-là était d'un vide presque scrupuleux. La poussière mate, blanchâtre, sur tout le sol, attestait qu'ici nul n'avait marché depuis des années. Ils revinrent vers la façade, du côté de l'avenue. Deux autres pièces tout aussi spacieuses s'ouvraient à droite et à gauche d'un ample vestibule, dallé d'un échiquier de marbre.

Un salon encore, ou un fumoir, au correct mobilier moderne, et quelques éléments opulents plus anciens, du style anglais dit paquebot. Cette pièce-là semblait avoir été époussetée non des années, mais tout au plus des semaines ou même des jours plus tôt. En face, ce que Geoffrey eut tout de suite envie de nommer une chambre d'apparat ou de repos, quoiqu'il ne connût pas le sens exact de ces désignations, et ne les eût jamais employées. A la vérité, la pièce était à peu près démeublée, sauf une très longue banquette de faible hauteur, comme un divan à la turque, qui régnait contre deux des murs formant angle. On pouvait apporter là un lampadaire, ou n'importe quelle table basse et une lampe, et c'était une chambre ordinaire, un lieu où dormir, où paresser, où vivre. Geoffrey abandonna Claire, dépaysée comme une Alice, elle et ses vêtements succincts de touriste américanisée, le temps d'aller repousser les volets du salon-fumoir, revint ouvrir en grand ceux de la chambre, l'inondant crûment de la lumière de midi, tramée d'un vert équivoque, glauque, par la luxuriance des feuillages.

— On dormira ici, proposa-t-il à la jeune femme qui s'attardait, comme frileuse, au centre de la pièce.

Elle tendit la main pour qu'il vînt la reprendre :

— Oui?

— Tu préférerais ailleurs? Il y a un escalier, dans le fond, c'est-à-dire d'autres pièces, des chambres. Tu veux aller faire ton choix?

Elle secoua la tête :

— Je n'ai pas envie de visiter. Si nous sommes chez nous, nous ne passons pas d'inspection, on n'est pas le visiteur de sa propre maison. Mais dormir ici? Je me sentirais mieux cachée par là, vers l'arrière. Regarde, je vois les gens sur l'avenue, alors eux aussi me voient.

— Mais s'il s'agit de se cacher, pourquoi ne pas rester à l'hôtel? Les palaces, il n'y a rien de mieux.

— C'est vrai.

Comme d'habitude elle laissait entendre qu'il détenait la raison, le bon sens. Il savait si bien que c'était faux qu'il en était irrité. Cependant Claire l'émouvait plus qu'aucune autre femme. Elle parvenait jusqu'à lui, le rejoignait à travers l'enveloppement de distraction, de maladresse. Pour être précis, d'inadaptation foncière à vivre.

Elle lui lâcha la main, alla s'asseoir ou se laissa tomber en arrière sur la banquette-lit, juste en face d'une des hautes et larges fenêtres. Des baies, d'une facture très contemporaine. Ce faisant elle souleva un nuage de poussière ténue. Avant qu'elle eût rapproché les genoux, en personne décente même et surtout lorsqu'elle risque une minijupe, Geoffrey entrevit le fuseau d'ombre tiède, à la rencontre des cuisses, et le rapide éclat blanc de sa lingerie. Le désir le prit.

— De la poussière, dit Claire, tapotant près d'elle le couvre-lit en daim d'un brun grenat.

— Nous trouverons bien un chiffon, quelque chose, un aspirateur, rétorqua Geoffrey.

Il se rendait compte que sa voix s'embarrassait.

— Et du courant pour l'alimenter?

— Oui.

Il manœuvra sans résultat les divers interrupteurs. Claire, adossée, étayée par ses bras écartés du corps, lui souriait, blonde et nette comme un bijou d'or, comme la maison elle-même quand on la voit de l'avenue. Ses genoux joints exaspéraient délicieusement Geoffrey.

— Et maintenant, tout de suite, que faisons-nous?

— Maintenant? répéta Geoffrey.

Il s'approcha d'elle dans un silence si menaçant qu'elle se remit debout, d'un seul élan aisé comme quand on est jeune. Toujours sans mots Geoffrey lui retroussa son tee-shirt par-dessus la tête, s'assit sur les talons pour achever de la dénuder. Elle ne se défendait pas, mais rougit encore :

— N'importe qui peut me voir, murmura-t-elle.

Elle se trompait. De l'avenue, le curieux le plus attentif n'eût aperçu qu'un hachement de lumières vives et d'ombres. Les appartements, même toutes fenêtres béantes, devaient paraître plus obscurs. Puis Geoffrey, qui supportait mal la vue et à peine la conscience, esthétique en tout cas, de son propre corps, était un peu exhibitionniste par Claire interposée. Il la jugeait si jolie qu'il l'eût déshabillée à la face du monde. Au milieu d'une plage, en pleine rue aussi bien. Il se dévêtit lui-même très vite, les mouvements mal coordonnés. La nudité blonde et souple de Claire l'affolait. Le matelas et sa simple housse, d'un tissu élastique et épais, étaient propres. Geoffrey ne prit pas le temps, n'eut pas la patience plus ou moins désintéressée de

caresser Claire. Mais aussitôt unis, ils firent l'amour sereinement, observant le respect, chacun, du désir et du plaisir de l'autre, et ayant une conscience aiguë, éblouissante, chacun, de son propre plaisir.

Le dessus-de-lit, tassé vers l'encoignure, leur servait d'oreiller. Des éclats d'avertisseurs, de rires, de voix, un bout de chanson, les froissements et les chuintements de freins ou de pneus s'introduisaient dans l'air clos que respirent toujours les amants. Maintenant Geoffrey caressait la jeune femme. En dépit des assertions de Claire, il continuait à craindre que l'âge, l'usure de la vie, l'empêchent d'être très satisfaisant. Alors il utilisait son expérience, au cours de cette vie déjà longue, de façon à servir Claire, servir son corps, la merveille sensible de son corps; de façon à être certain, si cette certitude est possible, qu'ainsi au moins elle recevait et éprouvait du plaisir.

Les épaules de Geoffrey faisaient écran, entre la jeune femme et la plus proche de ces fenêtres qui l'inquiétaient. Ils pouvaient jouer, savourer l'absence de temps, parler intimement en jouant. Ils ne manquèrent pas de se demander l'un à l'autre s'ils n'avaient pas froid, nus sur le matelas nu, ou trop chaud, si la banquette n'était pas trop dure. Geoffrey ironisa à son propre sujet. Il assurait qu'il se faisait penser à un chien, avide de marquer de son empreinte la plus personnelle et de jalonner tout nouveau territoire.

Claire étreignait le cou de Geoffrey avec une passion qui depuis longtemps n'exigeait ni ostentation, ni fièvre. Les seuls étourdis de l'amour et de la vie ignorent que c'est lorsque la passion est parvenue à devenir habituelle, qu'elle prend un sens. Geoffrey n'embrassait à peu près jamais Claire comme dans les films. Mais il n'était jamais fatigué de toucher des lèvres ses

cheveux, tout son visage, ses lèvres à elle, n'importe quelle place ou quel pli de son mince et jeune corps, plein en même temps comme un fruit.

De l'avenue parvenaient jusqu'aux odeurs de voitures et de poussière fine et chaude. Mais très affaiblies, moins par la distance, que parce qu'elles devaient traverser, comme un barrage, les odeurs plus vives du jardin. Humus, chaleur solaire mélangée aux feuilles, fleurs redevenues à demi sauvages, arbres au sommet de leur épanouissement et pourtant, dans leur abandon excessif, minés en secret par la mort. Claire tenait son visage contre le cou de Geoffrey.

— C'est vrai que j'ai connu peu d'hommes. Vrai, aussi, qu'aucun ne m'a rendue tout à fait heureuse.

— Heureuse dans quel sens?

Elle fit semblant de le frapper. Il plaisantait, mais elle savait que ce n'était, le plus souvent, que pour cacher un embarras. Les compliments le mettaient mal à l'aise.

— En ce qui me regarde je n'ai jamais pu être heureux très longtemps avec une femme. Mais avec toi, si.

Elle l'étreignit plus fort :

— Tu imagines que je vais te croire?

— Tu le dois, ne serait-ce que parce que je ne suis pas assez patient pour mentir.

Dans la maison, derrière eux, une sonnerie, plusieurs trilles successifs retentirent. Claire sursauta, s'écartant d'abord de Geoffrey puis se cramponnant :

— Écoute!

— Le téléphone, dit Geoffrey, prêt à hausser les épaules.

— Mais il faut y aller, il faut répondre. Vite. Excuse-moi, je n'ose pas me relever toute nue.

Il ne voyait pas du tout pourquoi il était si urgent et si impératif de répondre. Répondre quoi, à qui, pour-

quoi? Cependant le tintement devenait lancinant. Il se leva, perçut que Claire redépliait le dessus-de-lit et tâchait de s'en draper, l'air craintif. Guidé par l'obstination hargneuse de la sonnerie, il finit par aviser un appareil, non dans la pièce voisine comme il s'y attendait, mais au fond du vestibule, sous la première volée de marches menant à l'étage. L'appareil, abandonné comme tout ici, reposait sur un guéridon ouaté de poussière. A l'instant où Geoffrey portait le combiné à son oreille, se produisit le déclic bien connu. Irritant parce qu'on ignore si le demandeur raccroche par fatigue, c'est-à-dire supposant qu'il n'y a personne, ou parce que justement on a décroché, et qu'il sait donc qu'il y a quelqu'un.

— Bah! dit Geoffrey pour lui-même.

— Qui était-ce? demanda Claire.

— Un fantôme. Peut-être un fantôme vengeur.

Elle secoua la tête. Il ne l'avait pas amusée.

— Tu sais, il faudrait que je me lave, dit-elle ensuite.

— Il doit bien y avoir une salle de bains.

— Mais je ne peux pas y aller comme ça. Tu me vois déambuler à travers la maison?

— Remets ta petite culotte.

— Mais... non.

— Ta jupe alors, si ce timbre-poste en est une.

Il avait passé son pantalon pour aller répondre et riait des affres de Claire.

— Tu veux que je te précède en explorateur?

— Non, ne me laisse pas!

— Tu as eu peur quand je suis parti?

— Pas vraiment. Un peu.

Elle se résolut avec des mines de chat dégoûté à enfiler la jupe. Seins nus, elle ressemblait à une Tahitienne, version américaine et doublée. Geoffrey en aurait ri de contentement.

Mais une version portugaise, image exemplaire d'un pays, était que, dans toute la luxueuse demeure, ils ne dénichèrent pas la moindre salle de bains. A l'étage tout au plus, après bien des recherches, et le dégoût trop réel de laisser la trace de leurs pieds nus dans la poussière de l'escalier, ce qui devait être un cabinet de toilette. Bien biscornu, bien étroit, bien sombre. Une baignoire-sabot, pour lors inutilisable en raison d'on ne sait quelle planche peut-être à repasser, posée en travers des rebords, et surchargée d'objets divers. Mètres et mètres de tuyau de caoutchouc, piles de vêtements ou de linge, récipients et pièces détachées innommables, en matière plastique, dont le rassemblement eût pu constituer une machine à laver d'avant le déluge. Le lavabo, en revanche, paraissait à peu près propre.

— Désolé, dit Geoffrey comme un vrai hôte. Tu peux t'arranger avec ça?

— Si tu ne regardes pas.

Comme cela lui arrivait en cas de difficulté ou d'une laideur matérielle, concrète, au lieu de grogner elle était gaie. Geoffrey, pour lui permettre de se livrer à ses gymnastiques, tourna le dos. Cette discrétion lui fit découvrir au fond de la baignoire, sous la longue planche, une autre pile de linge de maison. Rien de moins que de belles et bonnes serviettes-éponges, pliées avec soin, et ne dégageant nul relent d'humidité.

— Je le savais bien, observa-t-il.

Claire rit de bon cœur. Il eut le temps, à son extrême plaisir, de l'entrevoir, toute fendue, lever haut un pied pour l'extirper du lavabo, avant de le reposer au sol sur la pointe des orteils.

— Même en t'essuyant bien avec ces somptueuses serviettes, tu te resaliras tout de suite. Il y a des tapis partout ici, sauf sur les marches.

— En matière de propreté, les pieds ne sont qu'un prétexte, dit Claire, riant et rougissant.

Il eut pitié d'elle et sortit sur la petite mezzanine formée par l'aboutissement de l'escalier, tandis que la jeune femme ôtait sa jupe. Ensuite ce fut son tour.

— Quand repasserons-nous par l'hôtel? demanda Claire, adossée à l'un des montants de la porte.

— Jamais, si cela ne tient qu'à moi. Y passer pour quoi?

Elle le dévisageait avec intensité, s'interrogeant peut-être à propos de la folie de ce vieil ours, de cet homme vieillissant.

— Tu le sais bien. Nos vêtements, nos papiers, l'argent, les passeports.

— Mais avons-nous un tel besoin de tout ça?

Ils disposaient d'une maison : celle-ci même. Que cherche-t-on d'autre à travers le monde, la vie? Un instant, sans pourtant amener l'idée en toute lumière à sa conscience, Geoffrey pressentit que Claire et lui, ou lui en tout cas, voyageaient toujours comme si là où ils allaient, là où ils parvenaient, devait se dérouler le reste de leur existence. Ils oubliaient, ou encore lui seul oubliait, peut-être feignaient-ils de ne pas savoir, que c'est en soi que l'on porte sa vie, aussi bien que sa mort. Être ici ou là, modifier plus ou moins les décors, sans doute même les circonstances, les événements, les accidents extérieurs, ne peut en rien changer cette vie, et non plus cette mort internes. Pour chaque être humain c'est en soi, non ailleurs, que peut commencer, se recommencer parfois, une vie réelle, et, semblablement, qu'elle doit se poursuivre et finir.

Tout occupé de la personne de Claire, du bonheur de Claire, il ne s'attarda pas assez sur ce pressentiment ou cette sagesse fugitifs pour les transformer en choix de son intelligence.

— Et la note? demandait la jeune femme, faisant appel à une manière d'honnêteté puritaine de Geoffrey. Il va bien falloir la régler.

— Mais puisqu'ils ont tout le reste? Chéquiers, passeports, soutiens-gorge. Qu'est-ce qui les empêche de s'indemniser?

Claire pencha la tête. Oui, il avait l'air sérieux. Elle lui sourit avec une adoration paisible, non dénuée d'humour, tandis qu'il se rhabillait :

— Où désire donc se rendre le seigneur ours maintenant? Que désire-t-il tout court?

— Te battre? proposa Geoffrey.

— Bon, mais pourquoi?

— Parce que je suis ton seigneur et ton ours, ton maître veux-je dire. Si je ne le suis pas, je ne désire pas te battre. Je t'aime plutôt et tu me plais bien.

— Tu sais? J'ai faim.

— Et moi donc, dit Geoffrey.

— Devrons-nous voler ce que nous mangerons?

— Mais non, il traîne bien quelques sous, quelques *escudos* dans une de nos poches.

Elle lui reprit la main. Geoffrey, en bas, songeant à lui faire plaisir, peut-être à la rassurer, l'entraîna derrière la volée de marches, jusqu'au guéridon où se trouvait l'appareil :

— On va appeler l'hôtel.

Mais quand il eut décroché, pas de tonalité. La ligne était morte.

— Il s'agissait bien d'un fantôme, marmonna-t-il, rejetant le combiné sur les broches à l'ancienne mode.

De nouveau la main de Claire pressa la sienne. Ils traversèrent le vestibule, où la lumière, et les ombres très sombres par contraste, paraissaient répéter l'échiquier du sol. Geoffrey n'eut aucun mal à déverrouiller

la grande porte à deux battants. Ils avaient l'impression de quitter un château, tandis qu'ils descendaient les quelques degrés du perron clair, dépourvu de rambarde ou de balustrade, comme la terrasse latérale.

— Dès que nous aurons un peu plus d'argent il faudra faire des courses, observa la jeune femme.

Ils passaient maintenant le portillon du jardin et redébouchaient sur l'avenue, parmi la vie et les gens de tous les jours.

— Les restaurants font partie des vacances, dit Geoffrey, indifférent de manière chronique à ce qu'il mangeait.

— Mais sommes-nous en vacances? dit Claire.

Comme bien souvent, la question, les mots innocents en apparence, définissaient non seulement la réalité courante, la vraie si l'on veut, partagée et en conséquence établie et comme garantie par tous, mais la substance intérieure de leurs propres projets, à Claire et à lui. De leurs propres rêves, ces derniers étant la réalité, et la vérité, de chaque individu pris à part.

Ou Claire et Geoffrey étaient en vacances, visiteurs éternels d'un monde éternellement inaccessible, parce qu'ils affectaient alors de le tenir pour éternellement disponible. Ou ils repassaient, du dehors vers le dedans cette fois, le seuil de la maison de l'Avenue, et ils cessaient d'être, à proprement parler, en vacances. Ils avaient une vie particulière, la tâche d'une vie, que le fait de l'avoir choisie rendait aussitôt plus absorbante, plus contraignante, puisqu'ils avaient à se compliquer et à se découvrir eux-mêmes, en la simplifiant et en la vivant.

Geoffrey ne connaissait pas de brasserie à Lisbonne, et dans ce quartier moins encore. Comme le matin ils retombèrent donc, sans avoir à trop marcher, sur un

des modestes havres très portugais qui cumulent le bistrot, l'épicerie-pâtisserie, et le restaurant familial.

Maintenant, entre les *pasteis* et les *rissois*, mi-croquettes mi-beignets, Geoffrey surveillait par la vitre l'éclat du soleil, et l'immobile poudroiement des trottoirs et des chaussées, conjugaison indéfinissable, impalpable, de sable blanc et de poussière blonde. Lui Geoffrey, c'était la mer, ses images de nage, de voiles, de vent qui le tiraient vers le Sud. Mais ses gènes celtiques lui faisaient redouter le soleil nu et fixe, les chaleurs vives. Avec un entêtement involontaire il conservait la nostalgie des brouillards et des crachins, d'un océan non pas bleu, mais vert, gris, glauque, qui se démonte en longs rouleaux, en longs balancements puissants.

— Tu es loin, dit Claire.

— Mais je prends de plus en plus l'habitude de t'emmener. Et toujours je me rappelle que tu es là.

— Je sens que tu le sais. Ce n'était pas une doléance, j'aime qu'un grand et vieil ours rêve.

— Il faudra que tu voies Cintra, dit Geoffrey.

La jeune femme tendit le bras à travers la table, posa la main sur celle de son amant. Elle aimait aussi montrer en public qu'ils s'appartenaient. Ou elle, peut-être, lui appartenait de façon si spontanée, si entière, qu'elle ignorait qu'ils fussent en public.

— Quand nous aurons des vacances... Pourquoi Cintra?

— Parce que c'est la Bretagne — les Carpates, le Tyrol si tu veux. Un hérissement de petites collines pointues, abruptes, tout enveloppées et noyées d'arbres, sans parler des fleurs. Ce doit être ce qu'on appelle un microclimat. En plein été, comme aujourd'hui, et à deux pas des plages où les gens rôtissent,

cette cascade de végétation s'emperle de pluie, fond et disparaît mystérieusement sous la brume. J'ai eu froid à Cintra au milieu de juillet. Et on ne sait où dans tout ce vert, tout là-haut, le Castelo da Pena, guilloché et baroque comme un coffret de cireur en Orient, vernissé et bariolé comme le Kremlin, chantourné et sculpté à jour comme les églises manuélines du Brésil ou les architectures végétales d'Aranjuez.

— Bon, j'aimerais voir, dit Claire.

Ses yeux noisette pétillaient, indiquant, sous la réserve et surtout la gentillesse coutumières, que c'était le flux de paroles de Geoffrey, plus que Cintra, qui lui paraissait baroque.

— Nous irons sûrement, dit Geoffrey pour cacher sa honte.

— Mais tout de suite, nous ne devrions pas rentrer, nous occuper de la maison?

Il portait toujours tout son argent dans ses poches, et préférait le liquide aux chèques et aux cartes de crédit. C'était plus commode, prétendait-il, et il se moquait d'être volé. Réglant l'addition, il se rendit compte qu'ils étaient plus riches qu'il ne l'avait cru. Il décida, afin d'être en paix vis-à-vis de sa conscience sociale, supposé encore qu'il y en ait une autre, qu'il repasserait à l'hôtel un autre jour ou rappellerait. Claire et lui retournèrent vers l'avenue. Comme toujours quand on rentre à la maison sans avoir eu à quitter un emploi, un lieu de travail, ils avaient le sentiment de remonter un courant, de marcher à contresens des autres gens.

II

Depuis ses premiers voyages en Orient et en Extrême-Orient, bien des années plus tôt, il savait que seul ce qui est très chaud désaltère tout à fait. Le corpulent thé de caravane, à goût de cuir, de graisse et de feu de bois qu'on apporte, dès la Turquie et l'Iran, aussitôt la porte franchie, boutique ou demeure privée. De sorte que dans le grand magasin à comptoirs multiples, il se préoccupa surtout d'une casserole, de filtres, de café car il détestait le thé en Europe. Claire, qui veillait à un approvisionnement plus sage, le retint d'ajouter une cafetière et un moulin.

— L'électricité, rappela-t-elle.

— Je sais, dit Geoffrey, qui bien entendu n'y avait pas songé. Je les sonne dès notre retour.

— Mais nous n'avons pas non plus le téléphone.

Il ne put s'empêcher de rire :

— Bon, alors lui en premier.

Il y avait un relent anglo-saxon dans l'humour de Claire :

— Comment sonne-t-on la Compagnie du Téléphone quand justement elle vous l'a supprimé?

— Comment se débrouille un myope pour retrouver ses lunettes? dit Geoffrey. J'appellerai d'une cabine. Quoi d'autre?

Elle lui sauta au cou. A nouveau il se sentait jeune.

Moins qu'elle. Il l'apercevait, tandis qu'il échangeait à tout hasard son café en grains contre du moulu, se cachant de lui pour acheter, dix mètres plus loin, tee-shirts et culottes. Comme s'il ne l'eût jamais vue se déshabiller, jamais déshabillée lui-même. Ma femme, pensa-t-il, dans un accès de tendresse.

Il porta les deux sacs jusqu'à la maison, sans en avoir vérifié le contenu. Il détestait aussi attendre devant les caisses. Il s'assurait que Claire avait de l'argent, ou lui en fourrait dans la main, puis rêvait, allait fumer dehors tandis que la petite file avançait en se traînant, que la caissière faisait cliqueter sa calculatrice. Mais c'était drôle de découvrir, chez eux, tout ce à quoi avait pensé Claire. Dans la cuisine, dont les fenêtres donnaient sur une bande de jardin, il constatait qu'il avait oublié par exemple le sucre, du lait concentré. Sur quoi Claire rouvrait un placard et en sortait lait et sucre. Plus tard, elle se livrait avec résolution au ménage, usant de chiffons tout neufs, de brosses neuves, à moins que ce ne fussent des balais sans manche, et d'un surprenant aspirateur à piles. On pouvait, affirma Claire, le brancher sur le courant quand il y en aurait. Tout ce matériel, acheté de toute évidence dans le seul temps où lui, Geoffrey, flairait les divers cafés.

Plus tard encore, il fit observer qu'un apéritif ne serait pas malvenu, et à l'instant Claire exhiba un *moscatel*, spécialité de la région de Setubal. Ils dînèrent aux bougies, fichées non dans des goulots de bouteilles, ce qui est trivial, mais au fond de soucoupes, disposées elles-mêmes aux extrémités d'une table basse, dans la chambre de façade.

— Tu avais acheté aussi les soucoupes? demanda Geoffrey.

Selon sa coutume elle rougit un peu, rit. A tout prendre elle adorait qu'il se moque d'elle. Cela renforçait le rôle que par amour conscient, et besoin inconscient, elle s'était attribué, de très jeune fille, voire de très petite fille, protégée et toujours amenée, ramenée à la raison par son vieillissant amant.

— Pas du tout. Elles se trouvaient dans un des placards de l'office. J'ai pensé que nous pouvions les prendre à condition de ne pas les casser. Ce que j'ai acheté ce sont les assiettes, voilà pourquoi elles sont en carton. Donc en plus tu n'auras pas à me proposer de faire la vaisselle, ni moi à refuser. J'ai emprunté aussi les verres, les couteaux, le reste. Tu crois que j'ai eu tort?

— C'est la maison, dit Geoffrey.

Il entendait que pour le présent, en tout cas, ils l'habitaient, y vivaient. Ce ne pouvait être qu'une suite d'hypocrisies plus ou moins mesquines, de se demander à tout moment s'ils avaient ou non le droit d'utiliser tel meuble, tel objet, pourquoi pas de faire tel geste ou de prononcer telle parole. La question ne l'intéressait pas. Il avait toujours supposé que rien, absolument rien n'appartient en propre aux êtres humains, parmi les ressources du monde, et qu'on est censé par conséquent user de toutes non avec parcimonie, avec avarice moins encore, mais avec décence et respect. Il croyait que ce qu'on est toujours en droit de gaspiller, dès que l'on accepte de renoncer à une confiance et à une chaleur collectives, c'est soi-même. Mais jamais, en dehors de soi, ce qu'on serait incapable seul de créer ou de restaurer.

Le soir, puis la nuit d'été s'étaient installés, en même temps que le vent du Tage, messager du vaste Océan, là-bas au débouché du fleuve. Pendant tout le dîner, la

seule tiédeur des bougies, dans l'air encore immobile, malgré les baies et les fenêtres ouvertes, avait fait perler la sueur à leur front. Les parfums du jardin, l'odeur de terre et d'herbe et celles des fleurs, s'alourdissaient. Ils semblaient devenir plus entêtants, plus forts. Par lentes pulsations ils passaient du jardin dans la pièce, comme un corps se pencherait.

Avant le dîner, Geoffrey avait lu quelques lignes de ce qui s'était trouvé sous sa main, dans le salon ou le grand fumoir de l'autre côté du vestibule. Un recueil de poésie portugaise, dont l'auteur était vivant à ce que croyait Geoffrey. La poésie parle toujours, sans doute, d'une terre et d'un monde étrangers, espèces d'envers révélateurs de notre monde trop connu. Alors Geoffrey avait dû traduire deux fois. Du portugais, qu'il savait mal, et de cette autre langue que sont la sensibilité, l'émotion, l'esprit et le vocabulaire d'images d'un poète. Maintenant, il s'efforçait de le raconter à Claire :

— La difficulté, le jeu lui-même n'est pas de transposer dans notre langue, ce qui est dans le portugais. C'est plutôt de traduire en moi, en ce que je suis, ce qui n'a été d'abord que dans cet homme inconnu, et qui, avant d'être en lui, était épars dans le monde j'imagine, mais de façon telle que le poète seul détenait la possibilité de le manifester pour nous, comme s'il le révélait ou le ressuscitait.

— Oui? disait Claire.

En vertu de la nuit dans le jardin, qui elle aussi enjambait l'appui de la baie, et au creux de la maison, de la lueur rare des bougies, doreuse de visages et de toute la chair, les yeux de la jeune femme paraissaient plus sombres, et cependant plus chatoyants. Plus attentifs aussi, eux et leur patiente caresse. Geoffrey soupçonnait qu'il ne l'intéressait pas trop, ou même